

1875.—18 juillet, sept personnes dans une embarcation qui allait sombrer, en revenant de l'île Ste. Hélène.

Si ces brillants états de service ne suffisaient à la célébrité de notre sauveteur, nous pourrions ajouter, à la satisfaction des amateurs de courses nautiques, que Joë Vincent a été successivement vainqueur de quatre régattes données sur le St. Laurent. Porté sur les ailes de la renommée, son nom est évoqué sur les rives du Gange aussi bien que sur les bords de la Tamise et de la Clyde, où les officiers des divers régiments stationnés autrefois en Canada, l'ont rendu familier à ses confrères indigènes.

Les capitaines des navires de notre flotte trans-océanique le connaissent tous, car, une fois leurs navires expédiés en douane, c'est lui, d'ordinaire, qui les conduit à bord, et leur souhaite, le *good trip* de rigueur.

Aussi quand nos pilotes, au printemps, s'en vont chercher au milieu des glaces, les premiers steamers ou voiliers de la saison, après les questions d'usage, sur la route, la température, etc., les commandants n'oublient jamais de demander des nouvelles de Joë.

Les Indiens de Caughnawaga qui l'ont vu, jeune garçon, descendre le fleuve avec eux et franchir les rapides, ne se gênent pas, à chaque acte de sauvetage du courageux canotier, de le réclamer pour un enfant de leur tribu. Joë a beau protester et s'en défendre, son teint cuivré, ses cheveux noirs, la langue huronne qu'il baragouine, le condamnent, à accepter des anécdoctes très-fiers de lui.

Ce qui accrédita dans le village indien la fable de cette origine, c'est le saut du rapide de Lachine, que notre homme, en simple canot et pagayant lui-même, fit faire, il y a cinq ans, à nos conseillers municipaux, à l'occasion de la visite à Montréal de l'ingénieur américain McAlphine.

Ce jour-là, Joë n'aurait eu qu'à dire un mot pour devenir chef.

Il ne le dit pas.

Le désintéressement de Joë est d'ailleurs la doublure de son courage, il ne demande et n'accepte jamais d'argent.

Il sauve les gens comme les plantes guérissent les blessures, par sa seule vertu.

Joë Vincent considère la partie du fleuve qui coule devant la ville comme son domaine.

Il habite une modeste maison presque assise au bord du fleuve, et des fenêtres de laquelle il peut suivre ce qui se passe.

Durant l'hiver, mais en automne et au printemps surtout, armé d'une longue-vue, il explore du haut de son observatoire le cours et l'aspect du fleuve, et suit le mouvement des glaces, toujours prêt à secourir les personnes en péril.

Il nous avouait que ces reconnaissances optiques font partie de sa vie, et que lorsqu'il aperçoit un homme en danger, il s'élançait avec l'instantanéité instinctive du Terre-neuve.

Pendant la belle saison, Joë Vincent est dans sa petite maisonnette du quai Jacques-Cartier, surveillant avec un soin jaloux sa petite flottille d'embarcations.

Parmi les objets qui décorent sa chambre et dont il tire une légitime fierté, Joë Vincent nous a montré un magnifique couteau, une épingle en or, cadeaux du prince Arthur, et une photographie portant la grille même de Son Altesse.

On a souvent promis à Joë de lui faire obtenir une des médailles que distribue chaque année la *Royal Humane Society*, de Londres. Cette distinction accordée à Joë n'aurait assurément point l'air d'une faveur. Il l'a certes bien gagnée. Mais, en attendant, notre ministre de la marine, qui donne des chronomètres en or à des capitaines au long cours, ne pourrait-il trouver une petite médaille honorifique, fut-elle

d'argent, pour ce sauveteur, simple canotier?

Y aurait-il par hasard une différence entre deux sauveteurs, et le dévouement dans l'eau salée aurait-il plus de prix que dans l'eau douce?

En ce cas même, l'avantage ne resterait pas au marin, car en mer un homme pèse moins qu'en rivière.

Donc, Joë Vincent mérite... n'est-ce pas?

C'est aussi l'opinion de tout le monde.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Sur deux cent vingt-deux ponts détruits pendant la guerre, en France, deux cent quatorze sont aujourd'hui reconstruits.

Le petit fils de Pombal, le plus terrible persécuteur des jésuites portugais au dix-huitième siècle, vient d'entrer au noviciat de ces Pères à Pcyanne, France. Ce jeune homme a pris l'habit religieux de St. Ignace le jour de la fête du Sacré-Cœur.

En 1874, 2,174 navires ont été signalés comme perdus, parmi lesquels 175 steamers. Sur ce nombre, l'Angleterre compte 890 voiliers; la France, 222; les Etats-Unis, 160; l'Allemagne, 154; la Norvège, 133. On ne connaît pas encore la répartition entre les différentes nations maritimes des 175 vapeurs perdus.

CAUSERIE DE QUÉBEC

L'homme est un voyageur sur la terre: cela est prouvé surabondamment par le désir qu'ont les hommes de se transporter d'un endroit dans un autre. Partir, revenir; repartir pour revenir encore, c'est, pour certaines personnes, une envie semblable à celle qu'éprouvent les malades de se retourner sans cesse dans leur lit ou de changer de chambre.

Et cela se comprend.

La vue constante du même paysage, si beau qu'il soit, finit toujours par lasser. Les gens qui demeurent près des chutes du Niagara ne comprennent rien à l'extase des étrangers en présence de ce spectacle à la fois sublime et terrible. Et nous-mêmes, habitants de la vieille capitale, nous en sommes venus à contempler presque sans émotion le panorama superbe que l'œil embrasse du haut de nos remparts. Cette courbe gigantesque formée par les montagnes du nord, l'île d'Orléans et les sommets escarpés de Lévis, cet horizon magnifique qui encadre notre bassin, nous oublions souvent de l'admirer, tant ses beautés nous sont devenues familières, tant nos yeux se sont accoutumés à ce spectacle journalier.

Nous voulons changer le point de vue; nous voulons regarder d'autres paysages qui, souvent moins beaux, nous plairont néanmoins davantage à cause de leur nouveauté.

Changer de scène, changer d'occupation, changer d'air, c'est là ce qui préoccupe la plupart des hommes. Ils sont changeants: c'est le seul mot qui se trouve au bout de ma plume, peut-être parce que c'est le plus vrai. Au reste, je ne prétends chicaner personne sur ce sujet; chacun est libre de faire comme il lui plaît, et puisque nous avons le goût de voyager, voyageons. Ce n'est pas à cela que je m'oppose.

Ce qui me déplait souverainement, c'est la manière dont nous accomplissons cet acte si simple et si facile.

Quand il s'agit de partir, on en parle deux mois à l'avance.

Emporterons-nous ceci, laisserons-nous cela? Prendrons-nous le bateau ou le chemin de fer? La bonne gardera-t-elle la maison, ou viendra-t-elle pour soigner le bébé? Ce sont autant de graves questions qui s'agitent, qui se discutent, qui se commentent. Il y a du pour et du contre. Les

amis s'en mêlent, les parents s'intéressent. On calcule la dépense probable avec les ressources qui sont souvent problématiques. Cela demande du temps et de la patience. Le temps fait rarement défaut, mais la patience est souvent moins commune.

Cependant, les choses finissent par s'arranger. On fera un petit voyage bien modeste et on n'emportera presque rien: une malle de grandeur ordinaire, quelques légers paquets qu'on peut porter à la main, et un petit panier de provisions pour les cas imprévus. Il n'y a pas moyen d'être plus raisonnable. Tout le monde est d'accord et le départ est fixé à la huitaine.

Sur ces bonnes résolutions, on passe une nuit admirable et l'on s'éveille en rêvant d'un voyage où l'on n'avait pour tout bagage que son parapluie et son porte-cigares.

Le matin, les préparatifs commencent. On tire du grenier, non pas la plus petite malle, ni la plus grande, mais une malle moyenne, un juste milieu. Les tiroirs s'ouvrent, les placards baillent et le choix commence.

Au bout de cinq minutes, la malle est comble.

— Il faut pourtant que j'emporte encore cette robe, dit Madame; si j'étais invitée quelque part, je n'aurais pas de toilette convenable. Et puis encore ce châle; les soirées sont fraîches, à la campagne. Ah! j'allais oublier quelques paires de bas de laine, l'humidité aux pieds est si dangereuse!

— Tiens, dit Monsieur, nous ne pensions pas à mes grandes bottes, pour la chasse et la pêche: mets donc encore ce pantalon et cette blouse, c'est indispensable pour le gros temps et ça ne prend guère de place.

— Et cette polonaise qui va si bien avec ma robe bleue.

— Et ma veste à manches.

— Ma double jupe rayée.

— Mon pantalon à carreaux.

— Ma robe de serge.

— Mon costume en flanelle.

— Mon négligé rouge.

— Ma robe de chambre ouatée.

— Ces grosses bottines.

— Ces souliers ferrés.

— Mes mouchoirs.

— Mes cravattes...

Cela marche, marche. On tasse, on empile: mais la malle refuse de fermer.

— Après tout, dit Madame, si nous prenions la plus grande; cela ne pèse guère plus et l'on est moins gêné.

On prend la grande malle. Mais quand on a pris celle-là, toutes les autres descendent à la suite. C'est comme un général qui se rend: tout le menu fretin emboîte le pas derrière lui.

Sans qu'on s'aperçoive, les malles s'accumulent, s'amoncellent, et, le jour du départ arrivé, le vestibule est encombré comme au jour du déménagement. A la porte, les rouliers se disputent avec les cochers; les roues crottées du camion terminent de leur contact le vernis des voitures de places: la rue est pleine, la circulation est arrêtée.

Quand on arrive à la gare c'est bien autre chose. Il faut prendre les billets, faire *chèque* les malles, porter les paquets, donner la main aux enfants, et installer son monde dans les wagons. Pour tout cela on a cinq minutes, sans compter les coups de coudes et les poussées violentes des autres voyageurs.

Enfin, tout est en ordre; la machine siffle, s'ébranle et part. On commence à respirer, lorsqu'on s'aperçoit qu'on a oublié le caniche ou les deux parapluies. Cela jette un malaise sur tout le voyage. On y pense encore quand la voix du conducteur vient avertir qu'on est arrivé.

Tout le travail recommence. On se tire du wagon comme on peut, en oubliant

toujours quelqu'un ou quelque chose. L'embarra des voitures renait, car la gare est toujours éloignée du village: cela est fait tout exprès pour vexer le public voyageur. On souffle et on a chaud: mais, à la fin on arrive à destination. C'est alors qu'il faut défaire les malles pour que le linge ne soit pas trop frippé. Ce travail dure encore quelques jours, et puis on respire. C'est richement gagné.

Dans trois semaines, il faudra revenir et recommencer tout ce tapage, avec, en plus, plusieurs paquets de curiosités indiennes, des boutures de diverses espèces de rosiers et même des plants d'arbres avec la terre au pied.

On en a assez, on en a par-dessus les épaules.

— L'année prochaine, dites-vous, nous ne bougerons pas de la maison.

Promesse d'ivrogne.

L'année prochaine, vous voyagerez encore; seulement, vous aurez, en toute certitude, une ou deux malles de plus.

NAPOLÉON LEGENDRE

PERSONNEL

Le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, est mort. Il était né à Paris, le 20 janvier 1796. Il avait donc 79 ans.

Le vicomte Edouard de Bonnière de Beaumont Vassy, publiciste français, est mort.

M. Athanase Josué Coquerel, ministre protestant de Paris, un des hommes distingués du protestantisme français, vient de mourir. Il représentait un des districts électoraux de Paris à l'Assemblée Nationale.

Les élections des officiers de la Société St. Jean-Baptiste de Fond du Lac, Mich., ont donné le résultat suivant, savoir:

M. N. Lamouche, Président.

" E. J. Ebert, Vice "

" E. T. Pingair, Sec.-Arch.

" L. Venne, Asst. "

" A. Gilbert, Trésorier.

" D. Sicard, Collecteur.

" N. Branchau, Sec.-Corr.

" O. Roberges, Marchal.

Par ordre,

E. T. PINGAIR.

Les élections des officiers de la Société St. Jean-Baptiste nationale de Troy ont eu lieu le 7 juillet 1875, et les MM. dont les noms suivent ont été nommés aux charges ci-après pour l'année courante:

Rév. Messire George Browne, Chapelain.

M. Timothé Chevalier, Président.

" Jérémie Légaré, 1er Vice "

" Joseph M. Spénard, 2d " "

" Hilaire DeGrenier, Sec.-Arch.

" Louis Chatel, Asst. " "

" Léon Guay, Sec.-Corr.

" Francis Lacroix, Trésorier.

" Pierre Gosselin, Sec. "

" Xav. Julien, Ass. " "

" Clément Gervais, Comm.-Ord.

" George Charpentier, Ass.-Com.-Ord.

A la séance régulière de la "Société de Secours Mutuels et de Bienfaisance Lafayette de Détroit," Mich., tenue le 8 juillet 1875 en la Salle Lafayette, les officiers suivants ont été nommés, savoir:

P. J. D. Van Dyke, Président.

F. X. DeMay, Vice "

Jos. Bélanger, Sec.-Arch.

Alexander Picard, Jr, Sec.-Corr.

Charles Longtin, Trésorier.

Jos. Picard, Commissaire Ordonnateur.

E. N. Lacroix, 1er Directeur.

Greg. Henin, 2ème "

Chas Hosana, 3ème "

Pierre Dupont, 4ème "

Sa Grâce l'archevêque Taché, de St. Boniface, vient de recevoir l'invitation de se rendre à Dublin, Irlande, vers le milieu d'août, pour assister à une démonstration qui se fera en l'honneur d'O'Connell.

Une dépêche annonce la mort de C. B. G. de Laraudière, écrivain, l'un des citoyens les plus remarquables de Joliette en même temps que l'un de ses fondateurs.

M. Thom, qui vient d'abandonner la rédaction du *Chronicle* de Québec, passe au *Star* de Montréal.

M. Jordan remplace M. Thom au *Chronicle*.